

---

## Chapitre premier

*« On ne connaît le poids d'un poulet qu'après  
l'avoir pris dans ses mains et secoué. »*

*Proverbe africain*

**N**ous étions étendus sur le lit et nous n'avions pas laissé le soleil pénétrer dans la pièce, mais, même si nous avions allumé la lumière, je ne sais pas si cela aurait changé quelque chose. Si j'étais devenue ce que j'étais et lui, ce qu'il était. Je m'étais approchée de lui. Je m'étais approchée de lui le plus possible. De sa respiration haletante et de sa peau si chaude. Il dégageait une chaleur singulière. Il m'avait dit très sérieusement – ce qui ajoutait encore un certain charme à sa déclaration – que sa poitrine renfermait un cœur de buffle. Je l'ai enfourché, ce buffle, et maintenant je ne semble pas près de le laisser partir un jour. Mes os ne me le permettraient pas. Je sais, j'écris comme si je venais du siècle dernier, et d'ailleurs c'est bien le cas. Je suis née juste après la Seconde Guerre mondiale. J'ai lu quelque part qu'on ne doit pas commencer un roman de cette manière. Je veux dire, en disant : « je suis né à tel ou tel endroit », mais admettons. Que cela me soit pardonné parce que j'étais allongée dans l'obscurité avec ce jeune homme dont le visage aurait pu avoir été dessiné au crayon. Les yeux, le front, le nez semblaient avoir été découpés dans du carton et collés là où ils étaient.

Il dormait les paupières entrouvertes et j'aurais voulu pouvoir les lui fermer. Certaines choses le concernant m'étaient connues aussi comme ça, de loin. Je pouvais les pressentir. Quand nous étions allés à l'hôtel, par exemple. Tandis que je me penchais

pour chercher mon portefeuille dans mon sac, il avait regardé ailleurs. Ou bien, quand dans la rue, en plein jour, j'avais voulu le prendre par la main, bien que j'eusse attendu longtemps avant d'oser le faire. Avant, il se contentait de marcher à côté de moi, avec son corps mince et élancé de mécanicien, et pourtant... Bien qu'il eût, dans sa vie, sans doute dû faire bien d'autres choses, on pouvait voir ses veines non seulement le long de ses bras, mais surtout sur ses tempes, de grandes veines fortes, des veines comme des câbles électriques, des veines rappelant l'acier, le sel, l'eau, des veines invincibles, tandis que moi, je l'accompagnais en portant mon sac jaune, décoré de fleurs imprimées, que j'avais ensuite fini par laisser quelque part à mi-chemin. À l'hôtel, quand nous nous sommes appuyés au dossier des chaises en plastique et que nos corps se sont reposés, il a dit qu'il m'avait regardée justement à cause de ce sac. Depuis l'autre côté de la rue. Entre nous passaient des flots de voitures, de gens, de vendeurs, de femmes sans bagages ou les portant sur leur tête, d'enfants aux visages plus ou moins vieillis, et pourtant c'était précisément avec son regard qu'il m'avait accrochée. Il avait plissé les yeux comme en ce moment, sauf que, maintenant, il les avait ouverts presque entièrement. Et pourtant il ne me regardait plus, du moins ses yeux n'étaient plus tournés dans ma direction. J'imagine qu'il regardait vers l'intérieur, en direction de son cœur de buffle et de son sang chaud qui coulait par vagues dans tout son être.

C'est probablement aussi pour cela qu'il respirait bruyamment durant son sommeil. Comme ça, réellement, comme s'il n'avait pas dormi depuis une éternité, comme s'il avait attendu avec impatience de rencontrer quelqu'un qui l'inviterait à partager son lit. C'est ce que j'avais immédiatement senti, déjà de l'autre

côté de la route. Et quand nous sommes finalement allés l'un vers l'autre, il a dit : « Vous me regardiez. »

Je me souviens très bien qu'il m'avait vouvoyée. Et moi, je lui avais dit la même chose, à savoir : « J'ai remarqué que tu me regardais. »

« Alors, qu'allons-nous faire ? » dit-il dans un sourire. Je me taisais, avec mon fameux sac jaune imprimé, parce qu'il aurait été trop bête de dire quelque chose, et finis par détourner les yeux. À cet instant, je compris aussi qu'il allait être difficile de supporter cette absence de regard. Sur ce corps haut et élan-cé. Mais je l'ai probablement déjà dit, maintenant je dois en dire davantage, mettre cartes sur table ; donc, quand je m'étais détournée de lui, je m'imaginai que sa grande main sombre, où le soleil et bien d'autres choses encore se reflétaient, passait sous mon tee-shirt mouillé de sueur et soulevait mes seins qui pendaient là depuis des lustres. « Je vous aide à porter votre sac », dit-il encore tandis que mon regard revenait lentement vers lui.

Je lui rendis son sourire. Après avoir échappé de justesse à la mort en traversant la rue, je devrais le laisser porter mon sac. Seulement cela et rien d'autre. Non, ce n'est pas que j'ignore comment on règle ces choses-là sur ce continent : pas de baisers dans la rue, interdiction de se tenir par la main, surtout pour les personnes de sexe opposé et, en règle générale, aucune intimité en public ; mais me contenter de laisser porter mon sac, alors que j'avais en tête un doigt dans la bouche ou une main sur le ventre, c'était vraiment trop fort. J'ai secoué la tête, que pouvais-je faire d'autre. Enfant, à chaque fois que je voulais très fort quelque chose, je secouais la tête. « Ce n'est pas la peine, je vais me débrouiller. » Mais, naturellement, les sous-titres disaient exactement le contraire, et je pense qu'il l'a

compris. De ce côté de la rue, sous le soleil. Plus tard, quand nous marchions l'un à côté de l'autre, tout doucement et d'un pas léger, comme deux fleurs de coton dans des tourbillons de poussière, il finit tout de même par porter mon sac.

Nous allâmes à l'hôtel le plus proche, nous n'avions nulle part ailleurs où aller. Une femme comme moi et un homme comme lui. Debout, il avait deux têtes de plus que moi. Mais, chez moi, j'avais toujours eu l'habitude de côtoyer des hommes grands. Cela ne me posait pas de problème particulier. Cela gênait peut-être les autres. Qu'une femme de soixante-deux ans et un homme de vingt-sept se promènent l'un à côté de l'autre. Cela avait peut-être gêné la réceptionniste de l'hôtel. Que nos coudes puis nos épaules se soient involontairement touchés quand j'avais mis la main dans mon sac. Je l'ai vu, cela se lisait sur son visage. Encore une qui est venue pour faire un safari. Sauf qu'ici, dans cet hôtel décoloré, je ne vois pas de nuages, ni même d'herbe et de lions dans l'herbe. Juste un étroit couloir sombre et des marches menant à une chambre. Quand on ouvre la porte, à gauche, il y a un lit et, à côté du lit, une table de nuit à l'éclat bon marché, un peu plus loin un frigo surmonté d'un vase garni de fleurs en plastique. Disons qu'il y avait aussi deux chaises où nous nous sommes assis timidement, moi un peu plus encore que lui. De mon côté, j'ai plié mes jambes dans une position qui sera plusieurs fois la mienne plus tard durant mon séjour en Afrique ; quant à lui, il est allé prendre une bouteille d'eau dans le frigo. Je faisais mine de regarder en direction de la fenêtre, en direction des rideaux de la fenêtre – des rideaux lourds, tombant jusqu'au sol et qui, en quelque sorte, étaient en décalage avec ce qui se passait dehors, avec tout ce soleil, ces gestes exagérés et les sourires engageants des

vendeurs des rues – et j’essayais de repousser la pensée des choses qui pourraient arriver entre nous. J’avais probablement peur, oui, peur des mots qui pourraient sortir de sa bouche. Peur qu’il se détourne du frigo, la bouteille d’eau fraîche encore dans les mains, et me dise : « allonge-toi et écarte les jambes » ou bien « viens un peu là que je te baise, c’est bien pour ça que tu m’as amené dans cet hôtel, non ? » Car je n’aurais pas su quoi répondre à de tels mots.

« Vous avez froid ? » Je secouai légèrement les épaules ; du reste, ce qu’il venait de dire importait peu, dans tous les cas j’aurais probablement fait la même chose. Et comme sa question avait laissé place au silence, je jetai un regard en direction de mon sac, prenant enfin conscience de l’avoir posé par terre près du montant du lit en entrant dans la chambre d’hôtel. Comme s’il saisissait mon furtif mouvement de tête, comme s’il en comprenait plus que je n’en comprendrais jamais moi-même, il était revenu vers le lit ; je pensais qu’il allait s’asseoir pour m’inviter à enfin faire ce pourquoi nous étions venus, mais il s’était juste penché, avait ramassé le sac laissé sur le plancher et, comme si de rien était, comme si les fleurs en plastique et le tapis ne comptaient pas, il me l’avait rendu. Je le serrais contre ma poitrine, comme si j’étreignais un enfant. « Si vous avez froid, je peux vous donner mon tee-shirt ? »

J’ai secoué la tête. Je ne sais pas s’il a compris, car l’instant d’après il a d’un geste brusque passé le vêtement en tissu léger par-dessus sa tête et était resté ainsi, debout devant moi. Tout ce dont je me souviens, ce sont ses poils, des poils touffus et sombres qui remontaient en s’élargissant depuis son sexe vers son ventre, presque jusqu’au cou. En réalité, je ne pensais pas que les hommes de couleur puissent être velus, du moins pas à ce point.

Lors de cette scène, cette scène d'attente silencieuse, timide et presque frissonnante où tout était possible, mais aussi où tout aurait pu tomber à l'eau, la présence d'une tierce personne nous aurait bien aidés, mais comme il n'y avait personne à l'horizon et que cet instant durait trop longtemps, je me suis penchée vers lui et ai saisi avec deux doigts le tee-shirt trempé de sueur. « Par pitié, pas de vouvoisement. »

« Ah non ? »

J'ai de nouveau secoué la tête. À présent, il devait déjà comprendre ce que cela voulait dire. Cela faisait rire mon fils. Surtout quand il était petit. Bien des années plus tard. Il m'a dit que, durant toute son enfance, il avait toujours pensé que sa mère avait une crinière. Une crinière de lionne, si vous voyez ce que je veux dire. Et peut-être était-ce précisément pour cette raison que le jeune homme noir avait passé sa main sur mon visage. Sa grande main chaude avait vérifié si ce front, ces deux cavités pour les yeux et ce nez n'avaient pas été juste collés sur mon visage. Découpés dans du carton et collés. Je voulais lui dire que mon fils avait son âge et que, pour cette raison, il valait mieux qu'il ne me vouvoie pas, mais, quand il se fut détourné de mon visage pour aller fermer les lourds rideaux de velours, j'ai préféré fixer mes yeux sur ses fesses. Il paraît que Madonna a dû attendre cinquante ans avant de pouvoir s'offrir des fesses pareilles, alors moi, je n'y arriverai sans doute pas même au bout de ma prochaine vie.

« L'hôtel est tout à fait correct », ai-je dit pour enfin dire quelque chose, « c'est juste la réceptionniste qui nous a... »

Il a fait un geste de la main, comme pour me dire qu'il valait mieux m'arrêter là, que cela ne valait pas la peine de poursuivre. Et quand il s'est approché du

lit, quand son ombre s'est à nouveau faite plus dense au-dessus de la mienne, j'ai eu l'impression furtive qu'il me rappelait quelqu'un. Quelqu'un qui n'était plus là, mais qui, par son intermédiaire, par le biais de ce jeans tombant et de ces longs doigts, revenait s'installer en moi. Depuis que j'avais quitté la maison, frotté le plancher, retapé les coussins, remplacé les chaises autour de la table et fermé à clé le portail du jardin, il n'avait cessé de m'accompagner. La rencontre ou, plus exactement, le croisement de regards dans la rue ne s'était donc pas produit uniquement parce que je portais un sac jaune et lui sa peau chaude, si chaude, renfermant un cœur de buffle introverti, mais parce que nous étions pendant tout ce temps collés l'un à l'autre. Il avait fallu attendre ces contrées sans nuages, sans herbe haute et lions dans l'herbe pour que nous puissions nous décoller l'un de l'autre et nous retrouver des deux côtés d'une rue. Je suis peut-être folle de croire à ces choses. Mais, si je suis folle, alors le visage de cet homme qui a porté mon sac jusqu'à l'hôtel le plus proche, qui a ôté son tee-shirt après avoir bu de l'eau du frigo et a ensuite tiré les rideaux pour finir par s'endormir, oui, ce visage n'existe pas et, de ce fait, moi non plus je n'existe pas.

\*\*\*

Malik voulait qu'on vole cette femme. Au marché, il avait attiré mon attention sur elle ; enfin, sur son sac jaune. Quand ce genre de choses se produisait, nous ne parlions pas. Un regard, un ou deux mouvements suffisaient. Ensuite, semblables à des furets, nous suivions la silhouette qui s'arrêtait de-ci de-là, jusqu'au moment où nous arrivions dans un espace ouvert. Là, tout devenait clair. Malik était toujours au premier plan, moi je me contentais plus ou moins de le couvrir. Si les choses tournaient mal, je faisais un croche-pied ou bien tentais d'attirer l'attention sur moi. Mais, dans le cas de cette femme, celle au sac jaune, je savais que cela ne serait pas facile. Son corps semblait être taillé dans de la ouate et, si Malik se lançait de tout son poids sur elle, il ne faisait aucun doute qu'elle s'affaisserait sur elle-même. Je ne pensais pas qu'elle crierait ou réagirait d'une quelconque manière. Je m'imaginai qu'elle se laisserait juste tomber sur le trottoir et se mettrait à pleurer. Et je n'aimais pas ce genre de choses. Malik me traitait de mauviette, de *pussy*, comme il disait. Alors, il se frappait la poitrine en me faisant la leçon : « Faut être un salaud, si t'es pas un salaud, tu vas t' faire écraser. T'es à Ouagadougou ici, mon pote, t'es plus dans ton bled. »

Les bavardages de Malik n'avaient aucun sens. Je me trouvais dans cette ville depuis si longtemps que j'avais l'impression d'y être né. J'avais raconté à mes camarades que cela s'était passé sous un pont, je ne savais pas lequel, mais en tout cas cela s'était passé ici, en ville. Malik était donc plus *bêta* que moi, mais en ce moment précis, sur ce marché, il n'était pas question de cela.

À ce moment-là, j'avais voulu lui expliquer que, en réalité, je n'avais pas trop envie de voler son sac à cette



femme et que, par ailleurs, elle me semblait un peu trop blanche, un peu trop molle, comme les coussins qu'on voit à la télévision dans l'une de ces foutues chambres à coucher ou salles de séjour de Blancs, quand les hommes et les femmes s'assoient dessus comme s'ils rêvassaient, comme si c'était là tout ce qu'ils connaissent, ce qu'ils pouvaient imaginer, et naturellement ils pensent que tous les autres aussi vivent comme eux tandis que nous autres ne pouvons que rêver leurs rêves ; je n'avais pas encore récupéré depuis la nuit précédente. Je n'avais vraiment pas envie de courir en plein soleil 3 à 5 kilomètres, la distance requise pour un vol habituel. La veille au soir, par exemple, cela n'avait servi à rien. En plus, nous avons même perdu notre moto. Avant ça, Malik s'était bourré la gueule, alors je doute qu'il y voyait clair devant lui. S'il avait eu les yeux en face des trous, il ne se serait sans doute pas intéressé à cette femme blanche. Ses mains tremblaient, elle roulait des yeux ronds comme des billes, comme si elle allait se trouver mal d'un instant à l'autre. À mon avis, elle a dû prendre peur surtout à la vue des lèvres vermeilles de Malik et des traces rosées sur son visage, comme si une étoile y avait explosé. Une autre fois peut-être, j'expliquerai sa maladie de peau, mais pas maintenant, pour le moment je dois ajouter que, à côté de la femme blanche – américaine, belge, flamande, que sais-je –, il y avait aussi un autre type noir. Et à cause de lui – qu'il aille se faire foutre – j'ai dit à Malik de ne pas arrêter la moto, mais lui, c'est exactement ce qu'il a fait. Il a planté l'engin dans la terre et s'est approché d'eux comme si de rien n'était. Comme s'il voulait leur demander du feu. Et avant même qu'ils aient eu le temps de compter jusqu'à trois, ils se sont retrouvés avec des couteaux sur le ventre. Nous avons extrait le type de son pantalon, lui avons tripoté le cul, mais il n'avait rien sur lui, pas même mille francs CFA.

Les passants avaient détourné les yeux, comme si cela ne les concernait pas, et quand cela leur arriverait, personne ne ferait attention à eux non plus ; et bien voilà, il m'avait bien semblé que, cette fois-ci, nous n'y arriverions pas, que ça sentait mauvais. Mais, malgré tout, j'avais laissé Malik mener à bien son affaire. Et il l'avait tellement bien menée que nous nous étions retrouvés sans moto, sans fric, avec pour seul butin le passeport que nous avons arraché au type et dont, en réalité, nous ne pouvions rien faire. Il nous fallait attendre deux, trois jours avant de pouvoir le mettre en circulation.

Et maintenant, il pouvait nous arriver la même chose. La femme avait dans son sac jaune des mouchoirs en papier, une bouteille d'eau chauffée par le soleil et une carte de crédit. En plus, un autre type l'attendait quelque part derrière. Un peu plus dénudé, au sexe pendant, mais tout de même un type noir qui voulait, et savait aussi, courir avec le pantalon déboutonné. L'autre soir, en effet, alors que les gens passaient nonchalamment à côté, le type au passeport et sans le sou avait tout de même décidé de prendre le risque. La Flamande avait failli péter les plombs, et j'imagine qu'elle avait dû l'engueuler plus tard, à l'hôtel. Qu'il était un cochon, le pire de tous. Elle lui reprochait que, pendant qu'il avait couru avec son pantalon déboutonné pour aller chercher des renforts, elle, elle aurait bien pu se prendre le couteau dans le ventre. Je l'avais bien un peu palpée, je l'avoue. Sous son tee-shirt, derrière son soutien-gorge, pour vérifier qu'elle ne nous cachait rien. Et il n'y avait rien. Et la femme du marché juste devant nous, elle avait dû faire pareil. Elle avait dû cacher quinze ou vingt mille francs CFA dans son soutien-gorge, même si ce qu'il y avait dedans était déjà complètement nase, *kaputt*, comme

aurait dit Malik. Son vieux lui disait que les femmes connaissaient deux périodes dans leur vie : la phase de croissance et la phase de dépérissement. Mais, à mon avis, il avait lu ça quelque part, il n'avait sûrement pas trouvé ça tout seul. Ce n'était pas un albinos, son vieux, et il savait même lire. Parfois, le soir, il s'asseyait sur la terrasse et, quand il ne lisait pas, il écoutait du jazz. « *Kind of blue* » et d'autres trucs. Quoi qu'on puisse en penser, le vieux de Malik n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air. J'ai même l'impression qu'il savait ce que nous faisons, et pourtant il ne nous avait jamais rien dit. Enfin : une seule fois il avait juste dit que nous étions alors dans une phase où nous devons nous défouler.

Se défouler, mon petit vieux. Moi, j'aimerais me défouler sur la vieille du marché. Moi, je te dis que, si nous étions restés à l'hôtel, nous n'en serions pas là. Je n'aurais pas été obligé de courir en plein soleil et Malik ne m'aurait pas fait signe de me bouger, ne m'aurait pas dit que sinon il m'arracherait la tête.

Encore une fois, je me suis tourné vers la femme sur le trottoir d'en face. En dépit de la phase de dépérissement, elle avait de beaux mollets, des cuisses bien moulées, légèrement musclées, et des fesses fermes. Elles les avaient engoncées dans un pantalon trois-quarts de couleur sombre. Pour le peu que j'ai réussi à en voir, les femmes blanches font toujours ce genre de choses. Il y a toujours quelque chose sur elle qui rend dingue. Un large décolleté avec un soutien-gorge en dentelle rouge foncé en dessous ou bien une chaînette autour de la cheville. Bien sûr, le sac jaune ne me faisait quand même pas bander, ça aurait été vraiment *too much* si un truc de ce genre m'avait obligé à me cacher dans des chiottes sales pour me branler, mais je n'avais tout de même pas pu la voler. Je ne cessais de

penser que, après, quand je lui aurais arraché ce truc, elle se laisserait tomber par terre et se mettrait à pleurer. Je n'aime pas les femmes qui pleurent, de même que je n'aime pas les billes dans les yeux et les mains tremblantes. Quand elles ont perdu toutes ces bagues en or et ces cartes de crédit, la peur est tout ce qui leur reste. Rien que pour cela, j'aurais parfois envie de les sauter. Elles sortent, laissent tout à l'hôtel, prennent au cas où un type noir avec elles, si possible un gars du pays qui, en passant, range dans sa poche un passeport ; du reste, son geste n'est pas forcément fortuit, seul Allah sait combien il a dû dribbler pour obtenir ce document, ce pour quoi je ne lui en veux même pas, et après elles regardent de quel coin de rue on va lui tomber dessus. Mais le fait que, à midi, le marché soit plein comme ne sait l'être un marché qu'en plein milieu de la journée, cela change tout. Une fois encore, j'ai fait non de la tête à Malik. La veille, nous avions perdu notre moto, cette fois-ci ce sont nos têtes qui y passeraient. Et quand une impression – devrais-je dire un point – se manifeste dans ma poitrine, tout près du cœur, cela tient dur comme fer. Mais Malik n'a pas compris. De même qu'il n'a jamais compris de quoi parle « Kind of Blue ». Soir après soir, il s'asseyait sur la terrasse avec son vieux et ne pensait qu'aux femmes à poil ou se demandait comment il pourrait transformer ses petits trafics en plus gros.

Quand il m'a donné par-derrrière un coup de coude sous les côtes, si fort que ma vue s'est troublée, j'ai pris ma décision. Je vais aller jusqu'à la femme et essayer d'entamer la conversation. Puis-je porter votre sac, *Madame*, vous avez chaud, *Madame*, nous allons à l'hôtel, *Madame* ? Elles aiment bien ce genre de gourmandises. Même le vieux de Malik sait comment on aborde les femmes blanches. À mon avis, son « Kind of

Blue » vient de là. Cela faisait quelques mois qu'il était sur la liste d'attente des demandeurs de visa, il avait tourné autour de l'aéroport de Ouaga jusqu'au jour où il s'était caché dans une caisse en bois. Quand, après être resté quelques jours accroupi dans l'obscurité et sans eau, il avait compris que tout cela ne rimait à rien, comme il me l'avait expliqué les deux jambes allongées devant lui et les mains coincées quelque part sous sa nuque (et moi j'acquiesçais tout le temps d'un air expert, comme si j'avais déjà été d'innombrables fois exposé aux vagues de chaleur, enfermé dans un misérable mètre carré), il en était sorti à quatre pattes et s'était livré aux autorités. Après la déportation, les journées passées assis sur cette terrasse. Mais j'expliquerai comment j'ai sympathisé avec le vieux de Malik une autre fois. Pour le moment, il s'agissait d'entrer en possession de ce sac jaune. Gentiment. Les couteaux sur le ventre n'attirent que des ennuis. Je n'ai plus du tout envie de m'y prendre comme ça, il va falloir abandonner ça un de ces jours, et tant pis pour les nichons à Malik. Il a qu'à se défouler dessus autant qu'il veut, moi, je suis entré dans une autre période de ma vie, je ne sais pas encore très bien ce que je vais faire, peut-être que je vais apprendre le métier de tailleur, on m'a proposé des choses, mais je vais voir. D'abord, il va falloir s'occuper de la femme blanche aux yeux brillants comme des billes qui se trouve devant moi. Lui faire traverser la rue et ensuite, doucement, imperceptiblement se frotter un peu contre elle. Si elle me fait envie, je me laisserai inviter à l'hôtel ; et si elle ne parle pas trop, mais j'ai l'impression qu'elle ne parlera pas trop.

\*\*\*

Comment savais-je son âge ? Je ne le savais pas, en réalité je ne savais pas du tout à qui j'avais affaire et ce qu'il me voulait. Encore moins plus tard, quand il s'est endormi. Je doute qu'il l'ait su lui-même. Car ces gens savent être imprévisibles. Quand on pense les avoir compris, ils font quelque chose d'imprévu. Le chauffeur de taxi de l'aéroport, par exemple, a voulu m'emmener dans sa famille au lieu de me conduire au marché. Quand je lui ai laissé entendre que j'avais besoin d'aller aux toilettes, il m'a attendue sur le bord de la route, comme s'il était désormais mon consolateur, mon amant, mon garde du corps. C'est d'ailleurs ainsi qu'il m'a présentée plus tard à sa famille, bien que ce fût le jour de notre première et dernière rencontre. Quand je lui ai demandé où je pouvais me laver les mains en montrant ma droite, il avait acquiescé, et quand j'avais montré ma gauche, il avait de nouveau acquiescé. Pour lui, l'eau se situait dans le ciel et sous la terre. Il voyait probablement aussi de l'eau trouble à l'intérieur de moi et c'est pourquoi il s'est finalement résolu, après de longs pourparlers, quinze tasses de thé trop sucré et une poignée de main qui n'en finissait pas, à me laisser devant un bâtiment portant le nom de Kadhafi. J'ai ensuite traîné mon sac au milieu d'automobilistes surexcités qui soulevaient des nuages de poussière (il était vrai que j'étais arrivée à Ouagadougou pile au début de la saison sèche ; le catalogue touristique disait que c'était la meilleure période pour visiter l'Afrique subsaharienne, car la saison des pluies se caractérisait par des routes impraticables, des moustiques, de fréquentes coupures d'électricité, etc.), devant les vendeurs de viande débitée en morceaux sur laquelle se promenaient des essaims de mouches, de

grosses mouches noires aux ventres verdâtres, devant des groupes d'enfants qui se faisaient remarquer avec leurs boîtes de sauce tomate en fer vides et rouillées (plus tard, je compris que ces boîtes en fer n'étaient pas vraiment utiles, qu'elles étaient avant tout un signe extérieur d'appartenance sociale), devant de grandes femmes minces à la peau sombre et brillante, qui coupaient des légumes dans la paume de leur main.

Environ à la moitié du chemin conduisant au marché, sous l'allée d'acacias, je me suis appuyée avec mon sac à la rambarde au bord de la route pour allumer une cigarette. Pendant que j'expirais la fumée, je réalisais que c'était précisément ce contraste que je souhaitais. Sortir du silence dans lequel je m'étais empêtrée ces derniers mois, sortir de la relation avec mon fils, qui avait tout détruit, que dis-je détruit, pulvérisé. Il avait à peu près le même âge que ce jeune homme que j'allais rencontrer quelques heures après avoir fumé cette cigarette. Et, pour finir, je voulais aussi et avant tout sortir de ma relation avec mon père vieillissant.

C'est comme cela que je l'appelais, et pourtant, en réalité, ce n'était pas mon vrai père. Avec ma mère qui, elle non plus, n'était pas ma vraie mère, ils m'avaient adoptée quand j'avais environ trois ans et demi. Un après-midi, ils en avaient eu assez d'attendre ou bien c'était lui qui s'était lassé (ma mère était une femme toujours calme et silencieuse, trop silencieuse) de s'introduire vainement dans ce corps moelleux, blanc, trop blanc. Alors, ils s'étaient mis en route. Du reste, ils n'avaient pas eu à aller bien loin. Je me tenais assise, les jambes tendues devant moi, au milieu de la grande salle à demi repeinte de l'orphelinat. Sans chaussures, dans une sorte de robe en forme de sac faite de morceaux de tissu cousus ensemble, des morceaux de ce tissu qui servait à recouvrir les pommes de terre dans

la cave pour éviter qu'elles ne germent. Je ne sais pas exactement ce qu'il était advenu des pommes de terre par la suite, elles avaient dû, toutes crues et noircies qu'elles étaient (et avec toutes les excroissances qui les caractérisaient), finir dans nos estomacs et ainsi nous avaient habillés aussi de l'intérieur. Et, en vérité, je ne me souviens plus non plus du visage des parents, fixés sur moi dans l'expectative. Disons que son visage à elle était plus doux, plus prometteur que son visage à lui. Mais ce n'est que maintenant, avec du recul, que je m'en rends compte. En ce temps-là, on disait que j'avais de la chance qu'ils aient franchi tous les deux le seuil de l'orphelinat et aient bien voulu de moi. Personne ne m'a demandé si je les voulais, moi. C'était comme ça à cette époque et c'est comme ça que les choses se sont passées.

Alors que j'étais appuyée à la rambarde au bord de la route, au moins dizaine de gens m'avaient proposé de me conduire au marché, mais j'avais d'un signe de la tête décliné toutes les propositions. Avant même que j'aie eu fini ma cigarette, une femme opulente, noire et portant une grande coupole de tissu batik sur la tête, avait ouvert la vitre de sa voiture et m'avait fait comprendre avec deux de ses doigts que ce que je faisais n'était pas bien. Que cela ne donnait pas le bon exemple. Je ne sais pas comment décrire ce geste pour rendre son effet convaincant, mais ce qui est certain, c'est qu'il m'a convaincue. D'abord, j'ai rougi, puis j'ai compris que, de même qu'il me faudrait m'habituer à ce qu'un homme à qui je demandais si les toilettes se trouvaient à gauche ou à droite acquiesce de la tête quelle que soit la direction montrée, de même il me faudrait m'habituer aussi à l'absence de toute intimité. C'est pourtant bien ce que j'avais voulu. J'avais pourtant bien cherché à me purifier de cette lumière bleue



qui filtrait du jardin dans mon atelier. Une chaise capitonnée, une table dans un coin et un regard à travers la fenêtre. Cette scène statique, où seuls les oiseaux se succédaient, commençait doucement à me dévorer les nerfs. Quand la situation est devenue désespérée, ou du moins me paraissait telle, un désespoir semblable à la surdité, j'ai arraché les papiers peints des murs, des papiers peints noirs et blancs, couleur aigue-marine, violets, j'ai enfermé les coussins dans les armoires et jeté les esquisses à la poubelle. À un moment précis, j'ai même ressenti du dégoût pour le dessin, je ne pouvais plus créer ces fameux motifs botaniques que les clientes me demandaient. En exagérant un peu, on pourrait même dire que j'avais cessé de croire en l'art ou que les kilomètres et kilomètres de matières luxueuses, de cachemire et de soie, sur lesquelles je dessinais des représentations stylisées de plantes, m'y avaient rendu insensible.

Parfois, la nuit, je rêvais que je m'étais enchevêtrée au milieu des racines des plantes et que je ne pouvais pas respirer. Quand je parvenais finalement à ouvrir les yeux, il n'y avait personne le matin pour m'apporter un verre d'eau. J'étais seule depuis si longtemps que cela me paraissait quelque chose de parfaitement normal. Bien sûr, si je ne parle ni de mon fils qui, lui, s'est empêtré dans son propre monde, ni de mon père qui, depuis la mort de ma mère, s'est mis à ramener des femmes chez lui. Ce n'est pas, du reste, qu'il ne le faisait pas déjà avant, mais maintenant c'était plus qu'officiel.

Je ne sais pas s'il convient de dévoiler cela dès maintenant, mais mon père n'est pas le seul responsable de mon départ ; en réalité, c'est surtout mon fils. J'ai vu quelque part que c'était pathologique, une mère et un fils de presque trente ans vivant sous le même toit.

Partout, on voit se répandre des avis contre les couples homosexuels, mais personne ne parle des relations chauvines et racistes au sein même des communautés familiales traditionnelles. Que diraient les partisans du camp conservateur du comportement de mon père envers ma mère ? Il prenait tout l'argent qu'elle gagnait à confectionner des sous-vêtements pour le jeter par la fenêtre. Plus tard, elle a même dû lui demander de lui donner de quoi acheter des bas ! Que diraient-ils de mon fils qui était resté pendant plusieurs semaines assis dans sa chambre et brûlait les photos de son enfance dans un pot en fer ? Et quand il n'avait plus eu aucune photo, il s'était attaqué à mes coussins finement imprimés. Les motifs où se trouvaient les feuilles d'arbres d'espèces différentes avaient brûlé comme par provocation. Plus tard aussi, quand il a été admis à l'hôpital psychiatrique et subissait des électrochocs, une trace noire est restée au plafond. Je n'ai pas refait la peinture, je ne voulais plus toucher à rien. J'ai même laissé ses chemises pendues dans les armoires. Peut-être qu'il reviendrait un jour et voudrait retrouver ses affaires comme il les avait laissées.

La seule chose que j'ai faite après son départ, c'est de mettre un de ses disques dans le lecteur CD. Mais cette musique d'ambiance sombre effrayait même les oiseaux du jardin. Alors, plus tard, je me suis contentée de m'endormir, la tête posée sur le bureau. Les clientes, qui appelaient comme des folles, ont fini par ne plus appeler du tout.

Quand, un après-midi, mon père a sonné à la porte pour soi-disant me présenter sa nouvelle compagne qui, paraît-il, adorait ce que je faisais et souhaitait que j'équipe son intérieur avec des coussins en soie pour son canapé, des papiers peints à motifs roses, des dessus-de-lit aux couleurs fauves, j'ai su que nous

approchions de la fin. Que je devais faire quelque chose, qu'il me fallait partir. Une minute ou deux, j'ai encore regardé mon écran d'ordinateur et le jardin à travers la fenêtre, puis les choses ont commencé à s'effondrer en moi ; comme cette poussière qui tombait brutalement sur les routes africaines pendant la saison sèche. Lors de ma dernière visite, mon fils ne m'a pas reconnue. Je lui ai apporté un paquet de cigarettes et du jus de mangue. J'espérais que, après nous être promenés ensemble dans le parc, nous aurions allumé deux cigarettes et, comme au bon vieux temps, comme dans les films en noir et blanc que nous regardions les dimanches après-midi (toute cette élégance et toutes ces femmes en hauts talons, tenant à la main un verre de whisky en cristal où des glaçons crissaient presque sans faire de bruit ; car je m'étais laissé dire que, par ces objets symboliques, elles manifestaient leur assurance, leur indépendance, une assurance par moments semblable à celle des hommes), nous aurions partagé quelques minutes de silence. Mais il n'en fut rien. Il regardait à travers moi, comme ce chauffeur de taxi à qui je demandais s'il fallait aller à droite ou à gauche. Peut-être pensait-il à l'eau dans le ciel ou sous la terre, peut-être pensait-il même à l'eau qui circulait dans nos corps, en particulier dans le sien. À défaut d'autre chose, il devait sentir au moins son propre corps, la pression physique, la souffrance.

Mon père, par exemple, ne voulait pas lui rendre visite. Il disait que tout était de ma faute. Après tout ce qu'il nous avait fait à nous, surtout à ma mère, il osait dire une telle infamie. Alors, quand sa nouvelle compagne a fait le tour de la maison en s'extasiant que tout était merveilleux, que les couleurs fauves étaient extraordinaires et que j'étais un formidable investissement, quand ils furent enfin sortis dans le jardin pour

regarder le lieu de mon inspiration et, plus encore, de ma solitude, j'ai fermé la porte à clé derrière eux. Je me suis glissée jusqu'à eux, comme pour me glisser derrière leur dos, et, en souriant, presque comme une voleuse, j'ai tourné la clé dans la serrure. Ils n'ont pas compris tout de suite ce qui leur arrivait ; ce qui s'est passé ensuite n'a pas d'importance. Si je leur en avais laissé la possibilité, ils auraient probablement appuyé leurs deux visages contre la vitre et m'auraient signifié, d'un geste de leurs deux doigts, comme la femme noire enturbannée, que ce que je faisais n'était pas bien. Que cela ne donnait pas le bon exemple. Qu'ils me régleraient mon compte dès qu'ils seraient sortis de là. Mais, comme je l'ai déjà dit, je ne connais pas la suite. Après, j'ai simplement éteint l'ordinateur, retapé les autres coussins, frotté un peu le plan de travail, et je suis partie. J'ai fermé la porte à clé et je suis partie.

\*\*\*

Il y a une scène d'un film noir sur laquelle mon père ne s'est jamais posé de questions. Une femme rapidement débarrassée de la blouse qu'elle portait est assise sur ses genoux. Elle s'accroche à son cou de ses bras nus, l'embrasse, mais lui la repousse et se dirige vers la fenêtre. Du coin de l'œil, il suit toujours les contours de sa peau et le parfum qui s'en dégage mais, pour lui, il est déjà trop tard. Quelques mois plus tôt, il lui aurait encore pardonné ; quelques mois plus tôt, il ne lui aurait pas dit « *il y a bien autre chose que toi, dans le monde* ». <sup>1</sup> De son côté, la femme est convaincue de n'avoir rien fait de mal et croit que les choses peuvent s'arranger. Elle ne comprend pas la solitude dans laquelle il s'est enfoncé depuis qu'elle lui a montré les résultats des examens de santé.

Il avait toujours été seul, disait-il, mais il s'agissait à présent d'une toute nouvelle forme de solitude. Plus amère et douloureuse que la précédente, semblable à un abandon.

Elle s'est doucement levée de sa chaise, les bras croisés sur sa poitrine (ainsi vêtue d'une simple jupe, elle avait froid, mais elle savait que le froid ne venait pas de l'endroit où elle se trouvait mais plutôt de son for intérieur). En même temps, elle savait bien à quel point cette scène était éculée, avec elle à un bout de la pièce et lui à l'autre bout. En réalité, la fenêtre ne donnant que sur le toit d'une autre maison, il ne pouvait rien voir d'autre que lui-même. « *Il y a bien autre chose que toi, dans le monde* ». Où avait-il pu dénicher cette phrase ? Pensait-il qu'ils jouaient dans un film ? Mais elle, elle n'avait pas les cheveux blond platine, juste une chevelure retenue par une barrette

---

<sup>1</sup> En français dans le texte. [N. d. T.]

dorée ; et lui, il n'avait pas non plus les reins puissants de l'acteur de cinéma, des reins avec lesquels il aurait pu lui faire un enfant.

Pourtant, elle lui a tout de même demandé de lui pardonner. Le médecin avait pu se tromper, peut-être que rien de ce qui était écrit dans le rapport n'était vrai. Peut-être n'était-elle pas vide à l'intérieur, peut-être était-ce lui qui était vide, mais elle ne pouvait pas lui dire cela, pas maintenant qu'elle était aussi dévêtue, les épaules dénudées et les seins dont les tétons rosés ressortaient à cause du froid ; elle ressentait même un certain malaise, elle s'était mise dans une situation impossible, d'autant plus impossible qu'il regardait par la fenêtre à présent et pensait à des choses élevées. Probablement pensait-il au fait que l'homme était toujours seul, isolé, jeté dans ce monde. Mais si on a la certitude d'obtenir des descendants, si on sait que ce qui nous entoure n'est pas tout, les choses sont probablement un peu plus faciles.

« Et si nous adoptions un enfant ? » demanda-t-elle alors qu'elle pensait poser une tout autre question. Par exemple, était-il vrai que les hommes ne se sentaient ni inconséquents ni apeurés quand ils éprouvaient la solitude, et encore moins quand ils avaient perdu l'amour ? Et pourtant c'était précisément ce qui lui arrivait à lui. La peur. Elle l'avait sentie quand il l'avait repoussée avant de se lever et de se diriger vers la fenêtre. Mais ainsi, avec du recul, elle comprenait aussi qu'il voulait avant tout exercer un chantage sur elle. Comme ils n'auront pas d'enfants, comme elle ne peut pas lui en donner, il va s'arranger pour obtenir des privilèges. Des femmes. Des séances de cinéma. Et encore des femmes, et surtout la possibilité de les prendre comme il le souhaitait, avec sa bénédiction à elle. Et puis, il y a aussi l'argent. Les sommes qu'elle

gagnait à confectionner des sous-vêtements iraient dans sa poche.

Mais elle aurait encore tout supporté si, dans cette scène, il s'était retourné vers elle. Avait embrassé ses seins nus et dit qu'ils n'étaient pas obligés de rester seuls ainsi, qu'ils pouvaient adopter un enfant.

Au lieu de cela, il s'était ensuite éloigné de la fenêtre, s'était penché en un geste douloureux et peu naturel pour ne pas montrer qu'il hésitait, qu'il désirait malgré tout sa peau à l'odeur de lait, ses cheveux fins qui ne poussaient jamais que jusqu'aux épaules, ses tétons légèrement rosés, puis avait ramassé la blouse laissée par terre. Il lui fit signe de s'habiller et d'aller lui préparer du thé. Il parlait français mais en fin d'après-midi il buvait toujours une tasse de thé. Assis sur le banc, il fixait son regard vide devant lui, se demandant comment vaincre le sentiment d'isolement. Comment expliquer à une femme, qui se battait corps et âme pour ce qu'elle considérait désormais comme la seule chose de bonne dans la vie, que la dissonance pouvait être éliminée sur le terrain de l'empirique ? Que voulait-elle dire avec cette blouse déboutonnée ? Que tout changerait s'ils faisaient l'amour ? Qu'ils pouvaient ainsi retrouver leur dignité ?

« À l'orphelinat, il y a une petite fille de trois ans. Je lui ai déjà choisi un nom. Ana, nous l'appellerons Ana. »

Il releva la tête. La releva comme s'il le faisait pour la première fois. En réalité, son teint paraissait mélangé avec de l'eau. Maintenant, il regrettait cette phrase, mais pas tout le reste. Mais comme il l'avait dite dans une langue étrangère, elle ne l'avait pas comprise. Il y aurait toujours entre eux une barrière de solitude infranchissable. Il avait d'abord pensé qu'il la dépasserait une fois qu'ils auraient un enfant, mais il avait

déchanté quand, debout en jupe et en blouse, elle lui avait tendu le rapport du médecin. Il attendait d'elle un héritier, ni plus ni moins. Et un peu de légèreté. Comme ce thé et la branche de cerisier arrachée, posée sur la table. Jusque-là, tout paraissait dans l'ordre ; si seulement elle n'avait pas cette obsession dans le regard. L'obsession de le retenir coûte que coûte, au point même de tolérer l'existence d'autres femmes, de lui donner tout l'argent qu'elle gagnait, d'apprendre le français et, s'il le voulait, de jouer dans la scène du film où l'homme repoussait la femme qui cherchait à le prendre dans ses bras. Habilement et d'un geste expert, elle quitta sa blouse et se plaça juste derrière son dos. Ils regardent ensemble le toit de la maison voisine. Comme ils ne voient rien, ils se regardent avant tout eux-mêmes. L'homme pense que, en obtenant d'elle la permission de voir d'autres femmes et de les emmener au cinéma le soir, il est resté seul avec lui-même et le monde, il a appris à se ressentir et à ressentir le monde et sait ce qui a été pris et donné, tandis qu'elle pense à sa phrase en français. Mais où l'avait-il déniché, pensait-il qu'ils se trouvaient dans un film ?

Soudain, il se pencha au-dessus de la table, la surface du thé, assombrie et à demi refroidie, vacilla et la tasse menaça de se renverser. « Ana est un beau nom. Si tu veux, nous l'appellerons Ana. »



\*\*\*

Quoi qu'il se soit passé entre nous, mon fils savait que *les portes menant aux territoires mystérieux et imprévisibles situés tout au fond de mes pensées, aux jardins emplis de fleurs et de plantes étranges et terrifiantes, lui étaient fermées*. Ce territoire interdit était éventuellement la cible de quelques publicités pour des savons et des détergents, peut-être aussi de romans policiers et des suppléments multicolores de diverses revues. J'avais parfois remarqué qu'il me regardait en dessous ou en biais pour tenter de saisir une lueur de ce territoire féminin obstrué. Ou bien, quand lors d'une promenade en ville nous rencontrions l'une de mes amies ; il la regardait comme s'il était à la recherche d'une trace. Une seule fois, il m'a demandé si j'étais d'accord avec ce qu'avait filmé Lars von Trier. Ou plutôt si j'étais d'accord avec cette femme qui préférait son orgasme à son fils.

J'avais voulu lui caresser les cheveux, mais il était trop vieux pour ces sortes de choses. Nous étions tous les deux trop vieux. Je savais à quelle scène il faisait allusion : quelques instants plus tôt, la caméra montre un pénis prêt à la pénétration. Il est grand et mouillé. Il entre dans la femme et son cri est masqué par la musique. Quelques séquences plus tard, un petit garçon saute par la fenêtre. Il pousse une chaise jusqu'à la fenêtre et tombe au milieu des flocons de neige. Un ours en peluche flotte quelque part en l'air. Dans le même temps, la femme a la bouche ouverte par le plaisir, l'homme sur elle n'a aucune idée de ce qui se passe.

C'est ce genre de films que mon fils regardait, enfermé à clé dans sa chambre, et c'est pour cela qu'il est devenu fou, je crois.

Mais cet homme, là, endormi devant moi était d'un autre temps. Il avait le visage d'un bienheureux. J'ai

voulu le dire plus tôt, mais cela m'est sorti de la tête. Quand je me suis avancée vers lui depuis l'autre côté de la rue, j'ai fortement désiré qu'il touche ce territoire caché en moi. Depuis que j'avais accouché il y avait de cela presque trente ans, je savais qu'il me faudrait mettre cela de côté pour un temps. Je veux parler de choses comme l'habitude de caresser avec la paume de la main la surface des pelouses ou de lécher lentement le miel sur une cuillère en métal pour ensuite y regarder mon visage. Cela faisait quelque temps que j'avais envie de me laisser aller à cet enchantement mais, quand ma mère est morte et que l'homme en qui elle croyait tant m'a abandonnée, je n'ai pas pu me renfermer sur moi-même et laisser les racines des plantes m'envahir le visage. Dès le début, plus exactement dès mon retour à Ljubljana, mon père m'a mis devant les faits. Travaille, imprime tes imprimés botaniques, sinon nous ne voulons plus entendre parler de toi. Colle des feuilles d'or sur les armoires, sinon on te prendra ton fils. Donc, quand j'aurais eu enfin le temps de me laisser aller, je n'ai pas pu le faire. Et maintenant que je pouvais, le sentiment qu'il était trop tard me poursuivait.

« Tu dors ? » a-t-il demandé avant de bouger son corps divin. Il appartenait à l'âge d'or où les amants ne se tenaient pas par la main et osaient même à peine se caresser les cheveux.

« Non, je n'y arrive pas. »

J'aurais voulu dire « je ne sais pas dormir comme toi », mais cela n'avait pas de sens, il n'aurait pas compris. Un étranger de passage, avec lequel j'avais passé au lit un après-midi et une nuit sans que rien ne se fût passé entre nous.

En reposant mon sac sur le sol, sur le tapis qu'avaient foulé tant de pieds, le plus souvent déchaussés (sinon,

d'où serait venue cette odeur de sueur, de nudité, de non-dit), j'ai pris conscience que cet appendice était tout ce qui me restait de ma vie précédente. Dehors, la nuit s'écoule, les étoiles tombent sur elle comme des gouttes et mon fils, quelque part dans l'au-delà, regarde encore un film de fous. Cette fois-ci, un extrait de sa propre vie.

Je gardais les yeux fixés sur son silence, puis sur ses grandes mains aux ongles bien coupés – ce qui était un peu inhabituel pour un garçon des rues qui faisaient déjà tant de choses – mais qu'il tenait coincées dans son jeans. C'était le territoire nu et comme taillé dans la pierre dont les hommes sont probablement les seuls à disposer. À moins que je ne fusse de la vieille école.

« J'ai froid », dit-il en faisant un signe du menton un peu sous sa ceinture, comme pour interrompre le flot de mes pensées.

« Et tu te réchauffes les mains ? »

« Oui, et c'est même dans mes habitudes. » J'avais toujours imaginé que les hommes coinçaient leurs mains dans leurs pantalons en signe de protection et, naturellement, pour s'assurer que la chose était encore à sa place. Mon fils ne faisait pas cela, du moins pas en ma présence. Du reste, de là aussi venait probablement notre désaccord. Quand il lui arrivait quelque chose, il le cachait, mais quand quelque chose m'arrivait à moi, il fallait que je le lui montre. Que je lui apprenne. Mais moi, j'étais d'avis que c'était une autre femme qui devait lui apprendre tout de la faune et de la flore. Une autre femme, comme moi j'étais une autre femme pour ce tout jeune homme debout devant moi. « Beaucoup d'hommes font ça », ajouta-t-il d'une voix traînante en m'adressant un sourire qui lui fit découvrir le bord supérieur de ses gencives. « Tu n'as pas vu ça, au foot ? »

J'ai été troublée, ce tutoiement soudain m'a troublée. Maintenant, il va répéter ces mots vulgaires, écarte les jambes, viens, que je te baise... ces mots qu'il n'a jamais prononcés. Beaucoup de femmes, c'est ce que j'avais vu dans ces réclames pour savons et détergents ou bien même lu dans les romans policiers et les suppléments des revues multicolores, avaient le désir, que dis-je le désir, l'obsession du violeur. La terreur de voir quelqu'un prendre leur corps par force, les pénétrer dans une sombre chambre d'hôtel ; surtout si l'homme est beau, et jeune, et noir, et qu'elles sont vieilles, et flétries, et blanches, cela se transforme en mantra, en incantation. Ô mon Dieu, s'il fait vraiment quelque chose dans ce genre, c'en est fini de moi. J'ouvrirai grand la bouche comme le fait l'autre avec le sexe mouillé et scintillant à l'intérieur d'elle pendant que son enfant tombe au milieu des flocons de neige. Et que la chaise en dessous de la fenêtre reste vide.

« Si, et alors ? »

« C'est là, en bas que se trouve notre point sensible. » J'ai de nouveau regardé en direction de mon sac, par terre. Toutes les amies qui connaissaient mon fils avaient commencé à me regarder avec suspicion après avoir remarqué sa silhouette un peu rabougrie, terrifiée. Pour elles, je suis devenue quelqu'un d'autre, j'ai cessé d'être l'Ana qu'elles connaissaient. J'étais toujours cette même Ana qui portait de hautes bottes en cuir en hiver et des ballerines en python pendant l'été, cette même Ana qui confectionnait des coussins moelleux décorés de motifs botaniques et des papiers peints aux couleurs fauves ; mais, à cause de tout ce qui s'était passé parce qu'elle n'avait pas su dominer son jardin secret et imprévu, c'était tout de même une autre Ana. Ana la traîtresse. Ana, l'inventrice de son fils qui avait l'air si sûre d'elle quand elle lui avait donné naissance.

Ana qui, après la naissance, ne se distinguait en rien de ces divas qui sirotaient du whisky pieds nus sur scène et défiaient le monde entier. Mais ensuite, le fils de cette même Ana avait perdu les pédales. « Ne sais-tu pas que les hyènes attrapent leurs proies par les testicules ? »

Et comme je ne voulais pas m'observer et observer ma vie entière d'une nouvelle perspective, je lui ai tout de suite répondu : « Quand elles attrapent un mâle, oui, mais que se passe-t-il quand elles attrapent une femelle ? »

« Cela ne vous fait pas mal quand on vous cogne, là, en bas ? » dit-il, et cette fois-ci il ne souriait plus, il ne montrait plus ses gencives. Il se penchait vers mon côté du lit et j'avais l'impression qu'il voulait toucher mon territoire secret.

« Je ne sais pas, cela ne m'est jamais arrivé. Mais, à mon avis, mon vagin est plus sensible à la délicatesse et aux caresses. »

La langue que nous parlions n'était pas la sienne. Il donnait l'impression d'être un bandit nonchalant, se maîtrisant totalement, et pourtant, là-bas, tout près de sa cavité cardiaque, il était encore plus vulnérable que mon fils. « Oui, c'est vrai, il est plus fermé. »

C'était à mon tour de me mettre à rire, de montrer les gencives. « Est-ce que tu sais de quoi nous parlons ? » Et, comme il semblait ne pas savoir, ne rien savoir du tout à ce moment précis, j'ai dit (certes avec un peu trop d'aplomb, compte tenu de cette chambre d'hôtel et de mon âge) : « Sais-tu que nous venons tout juste de faire l'amour ? »

Toutes mes aquarelles prises ensemble n'exprimaient pas la moitié de la tendresse contenue dans sa question. « Tu veux dire, avec la langue ? »

J'aurais voulu qu'il passe la main dans la forêt de mes cheveux, oui, j'aurais voulu vivre ce moment mer-

veilleux, prodigieux où l'homme et la femme se rapprochent l'un de l'autre ; ou bien il aurait pu au moins ouvrir les rideaux, les lourds rideaux de velours qui assombrissaient encore plus la nuit, mais il fit une tout autre chose.